

LA MER NOIRE À LA FIN DU MOYEN ÂGE

VUE GÉNÉRALE

Au douzième siècle, la mer Noire pouvait encore passer pour un lac byzantin. Pour Byzance, dominer cette mer, ce n'était pas seulement posséder des territoires plus ou moins vastes sur son littoral, comme ce n'était non plus une simple question de prestige. Ce qui intéressait par-dessus tout les Byzantins, c'était d'assurer l'approvisionnement de leur capitale, — la plus grande ville du monde chrétien à cette époque, — grâce aux produits des régions pontiques. À cette fin, l'autorité impériale interdisait à tout vaisseau étranger le passage du Bosphore, interdiction qui figurait dans les traités de commerce ou dans les franchises accordées à différents États.

Malgré les immenses pertes territoriales subies au cours des siècles, Byzance gardait encore assez de force à l'époque des Comnènes, pour faire de cette interdiction une réalité. De la force, il fallait en avoir, car le nombre et les prétentions des Occidentaux — surtout des Italiens — augmentaient de jour en jour à Constantinople, aussi bien que dans le reste de l'Empire. Venise, Amalfi — possessions périphériques, autonomes, de l'Empire — avaient grandi à l'ombre de Byzance. Il est vrai que pour la dernière, les temps étaient révolus où un Amalfitain, Pantaleone, au XI-e siècle, préparait un traité d'alliance entre les deux empires, d'Orient et d'Occident. Les Amalfitains étaient de plus en plus rares à Byzance, dont ils s'étaient détachés pour passer sous la domination rivale de Palerme. En revanche les Vénitiens — au nombre desquels figurent des personnalités qui annoncent les grands capitalistes d'une époque plus récente, un Romano Mairano par exemple — seront si heureux en affaires, qu'au moment où il leur semblera que Byzance n'est pas assez docile, ils trouveront tout naturel de régner en maîtres, là où ils

ne se contentaient plus d'être simplement tolérés. À côté des Vénitiens, des hôtes plus récents étaient les Pisans et les Génois ; l'établissement de ces derniers ne se consolida que vers le milieu du XII-e siècle. Les Génois firent une apparition tardive à Constantinople, précisément à cause de la situation de Gênes, qui différait de celle de Venise. Avec les Pisans, ils avaient combattu au onzième siècle, pour affranchir la Méditerranée occidentale de la domination arabe ; par la suite, trempés par ces combats contre l'Infidèle, qui avaient affermi leur autonomie, ils prirent part à la vraie croisade, celle en Terre Sainte.

Les croisades mettaient fin à la domination séculaire des Musulmans dans la Méditerranée ; en même temps, elles amenaient les Occidentaux sur les côtes de Syrie et de Palestine, ces portes de l'Asie où aboutissaient les grandes routes commerciales d'Extrême-Orient. Mais, qui se dirigeait vers les rives orientales de la Méditerranée, était indubitablement tenté de pousser aussi jusqu'au grand entrepôt de Byzance ; de même, qui connaissait de longue date le chemin du Bosphore, n'avait qu'à gagner en fréquentant pareillement les ports asiatiques ; souvent même, les uns et les autres, en dépit des foudres papales, faisaient un crochet vers le troisième grand marché du Proche-Orient, vers Alexandrie. Cette activité commerciale toujours plus intense amena, par ses conséquences lointaines, de profonds changements dans les formes de la civilisation européenne. À la tête du mouvement, pendant longtemps et à beaucoup d'égards, se trouvèrent justement les villes italiennes. Esprit d'entreprise, courage devant le danger, vues larges, décisions audacieuses, soif insatiable du gain mais aussi amour fervent pour leur petite patrie, que ce soit Gênes, Pise ou Venise, voilà les qualités qui permirent aux Italiens de profiter des circonstances nouvelles, si favorables, qui leur étaient créées, pour devenir chaque jour davantage l'élément le plus important de la vie économique de l'Europe.

Toutefois, comme nous l'avons rappelé, la Byzance des Comnènes était encore assez puissante pour mettre un frein à cette énergie déchaînée, et même pour donner à ses hôtes trop entreprenants quelque sanglante leçon, comme le fit Manuel Comnène pour les Vénitiens en 1171. Bien que les commerçants italiens se fussent répandus dans l'Empire, bien que leurs vaisseaux parcourussent la Méditerranée dans toute son étendue, les Détroits se trouvaient encore en de solides mains. Les Occidentaux, sans doute, recueillaient des renseignements sur la

mer qui leur était encore inconnue et attendaient l'heure propice qui leur permettrait de se diriger vers ses lords à peine entrevus. Ils savaient qu'elle ne tarderait guère, car ces négociants étaient habitués à peser les hommes, et capables aussi, au besoin, de quitter le comptoir et les registres pour manier la lance et l'arbalète.

Ces circonstances favorables, ils surent les créer eux-mêmes en rabattant vers la grande capitale chrétienne de l'Orient les armées destinées à briser, en d'autres lieux, la force du Croissant. La quatrième croisade fonda l'Empire latin d'Orient et fit des Vénitiens les maîtres, comme ils se plaisaient à le dire, d'„un quart et demi de l'Empire de Romanie". Le chemin des Détroits s'ouvrait, libre, devant eux.

Il fut un temps où l'on pouvait croire qu'absorbés par de multiples et fructueuses occupations, les Vénitiens, durant de longues années, n'avaient pas su profiter de cette liberté à laquelle ils aspiraient depuis longtemps et qu'ils avaient enfin conquise. Cependant, des documents publiés depuis peu prouvent infailliblement qu'il n'en a pas été ainsi. Un contrat de commerce livré au jour ces dernières années, nous fait connaître que les bateaux vénitiens faisaient escale à Soldaïa, Soudak en Crimée, dès l'année 1206, c'est-à-dire deux ans à peine après leur établissement dans l'Empire byzantin¹. Il est donc certain que les Vénitiens avaient compris dès le début qu'on ne pouvait pas négliger une région dont l'importance était suffisamment mise en lumière par le souci qu'avaient les empereurs de la mettre à l'abri. Toujours est-il que les témoignages dont nous disposons à l'heure actuelle — dût-il y en avoir d'autres qui gisent dans l'obscurité des archives — sont en assez petit nombre si l'on tient compte des quelque soixante années qu'a duré l'Empire latin de Constantinople, et la chose n'est pas exclusivement due au hasard. Pour l'expliquer, il ne suffit même pas de considérer les multiples obligations auxquelles les Vénitiens étaient astreints, telles l'organisation de leur nouvel empire colonial, l'exploitation, dans des conditions plus favorables qu'auparavant, des régions byzantines

¹ R. Morozzo della Rocca — A. Lombardo, *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI—XIII*, II, Torino, 1940, p. 18. La même publication contient la très riche série de documents concernant l'activité commerciale de Romano Mairano, utilisés jadis par R. Heynen dans son ouvrage *Zur Entstehung des Kapitalismus in Venedig*, Stuttgart-Berlin, 1905.

qui n'avaient pas passé sous leur autorité, la défense de leurs intérêts dans les États issus des croisades, ainsi que de ceux, beaucoup plus anciens, qu'ils avaient dans l'Adriatique. Les Vénitiens avaient assez d'énergie pour veiller à tout. S'ils n'ont pas accordé à la mer Noire une attention plus soutenue que celle que nous soupçonnons, le fait ne peut s'expliquer entièrement qu'en portant nos regards sur ces contrées elles-mêmes.

Pour Byzance, dont l'empire était réduit à d'étroites limites au XII-e siècle, — limites plus exigües encore à la fin du siècle, après la révolte des Assénides, — les régions pontiques avaient encore une valeur particulière. Par elles-mêmes, elles avaient beaucoup perdu de leur ancienne importance.

On sait aujourd'hui ce qu'avait été, aux siècles précédents, l'État des Khazars, si enclins au commerce, comme on sait aussi les vastes relations économiques de la Russie kiévienne. Mais au XII-e siècle et au commencement du XIII-e, la situation était tout autre. La steppe était alors au pouvoir des Coumans, que les Russes appelaient Polovtsi. Ces barbares, dont les aptitudes différaient entièrement de celles des Khazars, préféraient piller les caravanes venant de Russie, plutôt que de faciliter leur voyage vers les bords de la mer. Pour cette raison, et aussi à cause des dissensions intestines, les habitants des régions méridionales, voisines de la steppe, commencèrent à émigrer dès le douzième siècle vers le Nord, au delà de la région des forêts ; le centre de la vie russe se déplaça de la région de Kiev, cet ancien foyer de culture, vers les régions septentrionales de la Souzdalie et de Novgorod. Dans ces conditions, on comprend que les Vénitiens, attirés juste à ce moment par tant d'intérêts divers, sans négliger complètement les bords de la mer Noire, ne les aient pas soumis à une exploitation commerciale systématique.

Cependant, la situation changea complètement avant la fin même de l'Empire latin d'Orient. Un nouveau partenaire fit son apparition, celui-là justement dont les négociants italiens avaient besoin pour commencer leur grande œuvre de mise en valeur de ces contrées, si favorablement situées et comblées par la nature de richesses si variées ; ce partenaire, ils le trouvèrent dans les nouveaux maîtres de la steppe, les Mongols. En effet, si ces nomades n'étaient pas eux-mêmes des organisateurs, leur esprit s'ouvrait aux bienfaits d'une vie civilisée ; ils surent ainsi profiter de l'intelligence et de l'énergie de certains peuples de vieille culture, Chinois, Persans et plus tard Italiens.

En 1222-1223, les inégalables cavaliers de Djébé et de Souboutaï se contentèrent de pousser une pointe dans la steppe des Coumans et en Crimée. Une vingtaine d'années plus tard, lors de la grande campagne dirigée par Batou-khan, qui ravagea la Hongrie et atteignit les bords de l'Adriatique, les Mongols restèrent maîtres de toute la steppe, ainsi que des régions que bordent les Carpathes et le Danube : les États russes aussi durent subir leur autorité pendant deux siècles. C'est alors que s'ouvrit réellement l'ère nouvelle, dont le prélude, nous l'avons vu, datait de la quatrième croisade. Les Mongols créèrent l'immense cadre politique, où purent se développer à souhait les remarquables aptitudes économiques des négociants italiens, de même que, bien des siècles auparavant, la domination des Scythes avait permis la merveilleuse expansion des colonies grecques, souvent installées aux mêmes endroits où nous trouvons leurs successeurs italiens. À juste raison M. G. I. Brătianu, s'inspirant du titre de l'ouvrage célèbre de M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks*, a pu synthétiser cette nouvelle époque dans la formule parallèle : Mongols et Italiens¹.

En effet, pour la première fois dans l'histoire du monde, une seule domination, celle des successeurs de Gengis-khan, s'étendait des Carpathes jusqu'à l'océan Pacifique ; pour la première fois, donc, se trouvaient aux mains des mêmes hommes ou à leur portée, les richesses de la Chine, de la Perse ou du Turkestan, celles de la steppe russe ou des régions septentrionales. Ce qui accroît l'importance de ce fait, c'est que les conquérants, au début tout au moins, se montraient accueillants à l'égard des étrangers et désireux d'établir des relations avec les autres peuples. Les circonstances étaient vraiment exceptionnelles et les Italiens ont été à la hauteur des circonstances. Je rappelle, détachant leurs noms d'une liste infiniment longue, le Vénitien Marco Polo, qui se rend en Chine, où il gagne la confiance du grand-khan Khoubilaï, les Génois Benedetto Vivaldi et Percivalle Stancone, établis aux Indes, les Génois installés à Bagdad, à qui Arghoun-khan confie le soin d'armer deux galères afin d'interdire l'accès d'Aden aux navires chargés de marchandises venant de l'Inde et destinées à l'Égypte musulmane ; il essayait ainsi de faire dévier de sa route l'un des puissants et anciens courants d'échanges commerciaux. Signalons encore que l'un des centres importants

¹ *Recherches sur le commerce génois*, p. 40.

de l'activité commerciale des Italiens sera Ts'ivan-tcheou, le Çaiton de Marco Polo, au Fou-kien, face à Formose.

Quel est le rôle de la mer Noire dans cette politique économique d'un caractère pour ainsi dire mondial? Pour nous rendre compte de la place nouvelle qu'elle occupe alors, faisons-en le tour, quelque rapide que soit notre coup d'œil.

Toute la côte Nord de la mer Noire faisait partie du nouvel empire de la Horde d'Or, appelé encore du vieux nom des Coumans, l'empire du Kiptchak. Gouverné par les successeurs de Djötchi, fils aîné de Gengis-khan, le khan Batou et ses descendants, il avait son centre sur la basse Volga et s'étendait jusqu'au delà des Ourals, en Asie. Sur le continent voisin se trouvaient les trois grands États mongols, issus du partage de l'empire de Gengis-khan, et agrandis par la suite : la Chine sous le sceptre de Khoubilaï et de ses successeurs, la Perse des il-khans (Houlagou et sa descendance) et le Turkestan, soumis à la lignée de Djagataï. Encore que chacun de ces États eût sa vie propre, ils furent tous, et cela pendant un bon bout de temps, sous l'autorité du grand-khan, dignité suprême que se disputaient les différentes branches de la famille du fondateur.

L'on a coutume de donner aux Mongols un nom qui remonte à l'époque de leur prodigieuse expansion, celui de Tatars, alors que ces derniers n'étaient qu'une peuplade du monde mongol¹. Mais, qu'on l'appelle mongol ou tatar, pour l'empire du Kiptchak ce n'est toujours qu'une simple étiquette, car Batou-khan n'avait pas hérité de son grand-père plus de quatre mille vrais Mongols ; la forte majorité de ses sujets étaient de race turque, — Coumans, Oghouzes, Bulgares de la Grande Bulgarie, entre la Volga et la Kama, etc., — ce qui explique, en grande partie, leur passage rapide à l'Islam et les liens étroits qui les unirent plus tard à leurs congénères issus du même monde, les Turcs ottomans.

La différence la plus saillante entre ce khanat occidental et les autres khanats de l'Asie, selon la pénétrante remarque de M. Grousset², c'est que les descendants de Khoubilaï sont devenus Chinois, ceux d'Houlagou Persans, tandis que les Turco-Mongols du Kiptchak résistèrent à toute assimilation. Cette différence s'explique assurément par le fait qu'ils n'eurent exercé d'autorité

¹ Les Tatars furent longtemps considérés de race tongouse. Dernièrement, M. Pelliot est d'avis qu'ils sont „apparemment de langue mongole". Grousset, *L'empire des steppes*, p. 246.

² *Ibid.*, pp. 472—473.

directe que sur des régions où ils ne rencontraient pas de civilisation puissante. Il est fort probable que les choses se seraient passées autrement si le centre de leur domination se fût fixé dans la région de Kiev ou de Vladimir, où ils auraient couru le risque de devenir Russes.

La capitale du nouvel État fut installée à Saraï, près de l'embouchure du Volga, non loin de la mer Caspienne. Saraï, qui au début n'était qu'un rassemblement de tentes, devint bientôt un important centre commercial, avec une population nombreuse, parlant des langues différentes, ayant diverses religions, et comptant aussi beaucoup de chrétiens nestoriens. Souvent ces parages virent passer des missionnaires catholiques se rendant en Asie, où ils tâchaient de convertir au christianisme ce monde récemment apparu au seuil de l'histoire.

Ce qui importait avant tout aux maîtres du Kiptchak, c'était la steppe, où ils pouvaient faire paître leurs troupeaux, et le percepteur, prêt à se porter partout où il y avait un impôt à encaisser. Comme les perceurs étaient toujours accompagnés d'hommes destinés à assurer l'ordre nécessaire pour encaisser les impôts, la domination tatare entraînait la possibilité de circuler en sûreté et, partant, la possibilité du commerce. Pour le commerce, un peu plus dangereuse était justement la portion de la route qui allait de Solgat en Crimée, — l'actuelle Starji-Krim, — où résidait un représentant du khan, jusqu'à Saraï, sur la Volga. De là, les caravanes se dirigeaient en toute sécurité vers le centre de l'Asie et l'Extrême Orient. Des rapports directs, par terre, s'établissaient ainsi entre la Chine et la mer Noire. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver, sur les cartes chinoises dressées au début du siècle suivant, le nom des localités qui s'égrènent sur les côtes de cette mer.

Mais cette route n'était pas la seule à mettre la mer Noire en contact avec les pays des richesses légendaires. Sur sa côte Sud se trouvait l'empire grec des Comnènes, passé lui aussi dans la dépendance des Mongols. Quoique de faible étendue, cet État présentait deux avantages : en premier lieu, il jouissait des bienfaits d'une côte maritime et d'un port très important, Trébizonde, sa capitale ; en second lieu, il était situé à proximité de Tébriç, capitale des khans de Perse, où aboutissaient d'autres routes venant de la Chine et des Indes. Il était également près de l'ancienne Bagdad des Califes, dont le rôle toutefois s'efface de plus en plus devant celui de la nouvelle capitale des il-khans. Ajou-

tons encore que près de ses frontières, à Sivas, passait une autre route très fréquentée, qui se dirigeait vers le Sud, au coude de la Méditerranée ; là, à Lajazzo, capitale de la Petite Arménie, soumise elle aussi aux Mongols, existait encore un des grands entrepôts des produits asiatiques. À l'Occident des côtes de l'empire de Trébizonde, s'étendait encore à cette époque la domination du sultan d'Iconium, entré lui aussi dans la clientèle des Mongols.

Ces vastes pays, soumis tous d'une manière ou d'une autre à la domination mongole, offraient au commerce des perspectives inconnues jusqu'alors dans l'histoire ; des esprits avertis ne pouvaient manquer d'en profiter. Le trafic, sur ces routes, devait être intensifié au maximum, comme il fallait aussi faire profiter l'Occident de ces circonstances si heureuses. Ce furent justement les négociants italiens qui prirent sur eux d'assurer cette liaison entre l'Occident et l'Extrême-Orient, par la voie nouvelle de la mer Noire. Quelques années à peine après le recul de l'invasion mongole dans le centre de l'Europe, en 1247, nous trouvons déjà des négociants italiens à Kiev, déchu alors de sa prospérité passée. En 1260, les oncles de Marco Polo débarquaient à Soldaïa, en Crimée, pour se rendre à la Cour de Saraï. À mesure que la domination mongole se consolidait, la route de la mer Noire était de plus en plus fréquentée.

Nous ignorons comment les choses auraient évolué dans ces contrées, si la situation à Byzance s'était maintenue inchangée durant la seconde moitié du siècle. Peut-être y eût-il eu, dans ce cas, une mer Noire vénitienne. Certains changements qu'il faut rappeler, en ont décidé autrement. Sans en interdire l'accès aux Vénitiens, comme ils l'eussent souhaité, les Génois, leurs rivaux, devinrent pour deux siècles les vrais maîtres de la mer Noire.

Ce qui détermina cette perturbation d'un ordre de choses qui paraissait normal, ce fut l'alliance byzantino-génoise. En 1258, les Vénitiens détruisaient le quartier génois de Saint-Jean-d'Acra, centre commercial le plus important de la république ligure dans le Levant. Deux petites colonnes que l'on voit à l'entrée du palais des Doges, rappellent encore aujourd'hui cette victoire remportée sur la cité rivale. Les pertes immenses que Gênes avait subies de ce fait, devaient être compensées ; il fallait trouver d'autres débouchés, conquérir d'autres marchés, et la revanche sera d'autant plus éclatante, qu'elle nuira davantage aux intérêts de Venise.

Au même moment, Michel VIII Paléologue, empereur de Nicée, avait besoin de l'appui d'une flotte puissante pour rétablir à Constantinople le siège de l'Empire. Les intérêts des Byzantins et des Génois convergeaient donc. Il en résulta le traité de Nymphée, en 1261, suivi de près par l'entrée de l'empereur Michel à Byzance, redevenue grecque. En même temps, les Génois prenaient dans l'Empire la place détenue pendant un demi-siècle par les Vénitiens.

Parmi les clauses du traité de Nymphée, il y en avait une qui interdisait à tous les ennemis de Gênes l'accès de la mer Noire ; on exceptait les Pisans, dont l'alliance avec l'Empire était ancienne. Que le traité n'ait pas été respecté dans toute sa rigueur, que les Vénitiens aient obtenu bientôt le droit de franchir le Bosphore, le fait ne présente d'intérêt que dans la mesure où il a empêché la mer Noire de devenir une région de monopole génois. Le coup si dur reçu par Venise — malgré l'espoir de celle-ci de rétablir sa situation perdue — a permis, cependant, aux Génois de s'installer solidement sur les rives pontiques. Bien que la république rivale réussira à jouer un rôle de plus en plus important, leur hégémonie dans cette mer se maintiendra jusqu'au bout.

La pénétration systématique des Génois dans toute l'étendue de la mer Noire commença immédiatement après la signature du traité de Nymphée ; selon toute probabilité, ils arrivèrent d'abord dans les régions méridionales et bientôt après dans celles du Nord. Ils ne tardèrent pas à organiser partout leurs colonies, dirigées par des consuls qui dépendaient du podestat de Péra, dont le prestige était tel que le protocole de la Cour byzantine le plaçait immédiatement après le grand-amiral.

Durant cette première période, les concessions dont jouissaient les Génois là où ils s'établirent, comprenaient d'habitude un entrepôt, un quai d'embarquement et de débarquement et quelques maisons pour abriter les négociants. Cela suffisait pour n'y fixer et nous verrons sous peu ce que devinrent plus tard les modestes établissements de la première heure.

Ne pouvant pas insister longuement sur l'origine et l'importance de chaque colonie, nous nous contenterons, cette fois encore, de jeter un coup d'œil circulaire. De Péra, qui est le pivot de tout le système, nous porterons nos regards vers l'Est. En territoire byzantin nous trouvons deux ports de quelque importance, qui comprennent des établissements génois : Héraclée du Pont, appelée par les Génois Puntarachia, et Amastris. Ensuite,

en terre turque, seldjoukide, il y a les ports de Sinope et de Sam-soun (Simisso). Nous rencontrons enfin le ruban de côte de l'empire de Trébizonde ; là, en passant par Vatiza, aujourd'hui Fatisah, port célèbre à l'époque, on arrivait à la capitale des Comnènes, dont nous avons signalé précédemment l'importance tout à fait exceptionnelle pour le commerce international.

Les Génois n'ont pas négligé non plus les côtes du Caucase, favorables surtout au commerce des esclaves, produit très recherché en ces temps-là. Le port le plus en vue de la région était Sevastopoli, situé au lieu même où, à Dioscourias, les anciens Grecs faisaient le même commerce, car cette marchandise était appréciée depuis les temps les plus reculés.

En remonant vers le Nord-Ouest, tout en continuant à passer sous silence d'autres ports de moindre importance, nous devons rappeler Matrica, le Taman de nos jours, à l'entrée de la mer d'Azov, dont l'accès énergiquement interdit par les traités byzantino-génois du XII-e siècle, n'était plus défendu par personne. Plus loin, au fin fond de la mer d'Azov, à l'embouchure du Don, commençait à s'élever Tana, qui, au siècle suivant, allait devenir le principal entrepôt des Vénitiens sur les bords de la mer Noire.

Nous ne saurions quitter les côtes de la mer d'Azov sans mentionner l'existence de deux ports, situés dans la poche qu'elle creuse vers l'embouchure du Don. Sur la côte Nord il y avait, sur l'emplacement de l'actuelle Siniawka, Porto Pisano, qui nous rappelle la part que prenait Pise au commerce pontique ; sur la côte méridionale se trouvait Zaccaria. Ce dernier port était l'entrepôt de Benedetto Zaccaria, le vainqueur des Pisans à la Méloria, bataille navale qui décida du sort de Pise. Associé à son frère Manuel, il avait en outre un entrepôt spécial à Caffa, le *Fondicus Zachariorum*.

Il convient de nous arrêter un instant devant cet exemplaire de race du XIII-e siècle. Grand marchand capitaliste, il s'efforce d'accaparer le monopole du commerce de l'alun, si important à l'époque ; il introduit dans les industries qu'il contrôle des méthodes modernes d'exploitation, en utilisant dans des industries secondaires les résidus de l'industrie principale. Diplôme de grande envergure et amiral glorieux, organisateur de la flotte de Philippe le Bel pendant son conflit avec l'Angleterre, Benedetto Zaccaria, avec les multiples ressources de son esprit et son énergie indomptable, nous aide à entrevoir l'une des raisons

de l'essor impressionnant des villes italiennes à cette époque et de leur expansion si rapide et si féconde dans le bassin de la mer Noire.

Au sortir de la mer d'Azov, on dépassait Vospero, aujourd'hui Kertsch, l'antique Bosphore Cimmérien des Grecs, pour atteindre Caffa, ville à laquelle les Russes ont rendu son ancien nom grec de Théodosia (Féodosie). Venaient ensuite Soldaïa-Soudak et, sur la côte occidentale de la Crimée, Cherson, l'ancien foyer de la domination byzantine sur la côte Nord de la mer Noire. Un peu plus tard, à l'endroit où est aujourd'hui Balaklava, s'élèvera le port de Cembalo qui, soumis d'abord au Mangoup, passera par la suite au pouvoir des Génois. À l'intérieur, Solhat, — actuellement Starji-Krim, — centre de l'administration mongole, acquerra quelque importance économique. Pour les Génois, le pays entier sera désigné sous le nom de Gazaria — rappelant le nom des Khazars, les anciens maîtres d'autrefois. De tous les établissements italiens de la mer Noire, celui qui était appelé à l'avenir le plus brillant, ce fut Caffa, qui de 1282 au XIV^e siècle l'une des grandes villes de l'Europe.

Nous avons rappelé plus haut l'importance exceptionnelle que prirent les régions au Nord de la mer Noire grâce aux Mongols. En effet, une route terrestre les reliait directement aux contrées riches en soie du Sud de la mer Caspienne — sur la Caspienne elle-même, à ce que nous informe Marco Polo¹, des bateaux génois avaient commencé à naviguer — ; elles sont reliées également aux pays d'Extrême-Orient, d'où viennent les épices, les pierres précieuses, les étoffes de luxe et, encore une fois, la précieuse soie. À ce commerce à travers l'Asie se joignait l'exploitation de l'immense empire du Kiptchak et des pays qui en dépendaient, jusqu'aux régions de l'Extrême-Nord. On faisait valoir ainsi les céréales d'une qualité admirable, les fourrures et les peaux, la cire et le miel, le sel et le poisson dont ces contrées fournissaient des quantités considérables. Naturellement, à ces produits s'ajoutaient les esclaves si recherchés, que l'on dirigeait surtout vers l'Égypte, où ils grossissaient les rangs de la célèbre armée des Mamelouks, pouvant arriver, d'ailleurs, jusqu'à la dignité suprême, comme le prouve l'exemple du terrible Baïbars ; mais on les transportait aussi vers l'Europe occidentale, où nous les trouvons jusqu'en Espagne. En échange, l'Occident et les ré-

¹ Cf. Stanislao Franchi, *L'itinerario di Marco Polo in Persia*, Tortuò, 1941, p. 84.

gions méditerranéennes envoyaient des vins, des figes, des produits manufacturés, des armes, des ustensiles et surtout les produits de l'industrie la plus prospère en Occident au Moyen Âge, les étoffes de laine françaises et italiennes.

Les colonies pontiques, cela va sans dire, ne servaient pas seulement à assurer le commerce entre l'Occident et l'Orient. Les négociants italiens établissent sans relâche des rapports entre différents points de la côte et les pays environnants. Nous avons déjà mentionné que des esclaves venus de Crimée et surtout de la côte caucasienne étaient transportés en Égypte. De même on chargeait à Caffa du blé, de l'orge, du millet, pour les débarquer à Trébizonde ou à Samsoun, sur la côte opposée ; l'approvisionnement de l'Empire byzantin n'était pas oublié lui non plus. Les transports s'effectuaient dans toutes les directions et leur ferment bienfaisant animait la vie économique de l'époque.

Deux exemples suffiront à mieux préciser le développement pris par le commerce pontique. Quelques années seulement après le début de l'infiltration systématique des Italiens dans la mer Noire, en 1268, la famine qui sévissait à Venise ne prit fin que grâce aux bateaux qui firent voile jusqu'aux pays habités par les Tatars, les Russes, les Circassiens et les Alains, c'est-à-dire jusqu'aux régions pontiques. Le second exemple est emprunté à une époque un peu plus récente, mais il révèle un état de choses qui datait de la fin du XII-e siècle, et même, sous certains rapports, d'une époque plus ancienne. L'historien byzantin Nicéphore Grégoras raconte qu'en 1343, un conflit ayant éclaté entre les colonies italiennes et le khan du Kiptchak, le blé et le sel manquèrent à Byzance et cette disette y fut si cruellement ressentie qu'il fallut faire de grands efforts pour faire venir d'Asie Mineure et même de Perse les denrées dont on avait besoin. Cela explique clairement pourquoi les empereurs byzantins étaient si vigilants en ce qui touchait leurs droits sur les régions pontiques. Mais le côté le plus intéressant et le plus nouveau de la situation, c'est celui que signalent à la même occasion des sources occidentales. Tandis que trois années auparavant, la soie chinoise, amenée par la voie de la mer Noire, coûtait 20% de moins que la soie du Turkestan, au moment et à cause du sus-dit conflit, subitement, la soie atteignit un prix double dans toute l'Italie. Cet exemple est assez clair à lui seul, pour souligner à la fois l'importance de la route qui, en traversant

l'Asie, aboutissait à la mer Noire, et celle des ressources qu'offraient les pays pontiques eux-mêmes.

Il nous reste cependant à parcourir une dernière portion du littoral, celle qui va de la Crimée à Constantinople. Au delà de la côte de Crimée, s'étendait une longue région dépourvue de ports importants. Mais, une fois à l'embouchure du Dniestr, on rencontrait le vieil établissement grec, plus tard byzantin, de Maurocastron, aujourd'hui Cetatea-Albă. Le document le plus ancien attestant l'existence d'un commerce italien à Cetatea-Albă, ne date que de 1290. Fort heureusement, d'autres documents dont nous disposons, pour n'être pas écrits n'en sont pas moins éloquents. Les fouilles archéologiques ont mis au jour quelques vestiges importants, dont une très belle assiette persane du XIII^e siècle et des fragments de céramique chinoise appartenant à l'époque des empereurs Song, dynastie chassée de son trône par le grand-han Khoubilaï. C'est là un nouveau témoignage des liens qui unissaient la mer Noire à la Chine.

À l'embouchure du Danube, Kilia n'acquerra une certaine importance qu'au siècle suivant. Mais, quelque part sur le bras de St. Georges, il y avait à cette époque un port important, Vicina, dont nous ignorons aujourd'hui l'emplacement précis. Dès 1281, les Génois y faisaient un commerce florissant. À cette date, le mouvement commercial de Vicina semble tout aussi intense que celui de Caffa, ce qui, évidemment, n'est pas peu dire.

Vers le sud, les portulans du siècle suivant signalent de nombreuses localités où, très certainement, les navires italiens avaient dû jeter l'ancre, — sans quoi elles n'y figureraient pas, — localités dont nous ne savons rien, ou fort peu de chose. Ainsi l'on sait, par exemple, grâce au Florentin Pegolotti, que le blé venant d'Asilo, en Dobrogea, était au XIV^e siècle aussi recherché que celui de Caffa, le meilleur qui vint de la mer Noire. L'on sait encore que, vers le milieu du même siècle, Caliacra était la capitale de Dobrotitch, le dynaste pontique qui paraît avoir donné son nom à la Dobrogea. Mais, n'anticipons pas trop. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, des ports de quelque importance se trouvaient sur la côte bulgare, côte soumise de nouveau, pour un certain temps, à la domination byzantine : ce sont Anchialos et Mésembrie.

La domination mongole n'a pas constitué seulement un cadre favorable à l'éclosion de cette vie économique intense, sur

les bords du Pont. L'empire du Kiptchak représentait aussi une grande force politique. À un moment donné tout un système de rapports internationaux commence à se dessiner, rapports, pourrait-on dire, d'un caractère mondial, puisque des portions importantes de trois continents y étaient intéressées. L'empire du Kiptchak jouait dans ces relations un rôle de première main. Dans les deux camps qui se dessinent, figure d'une part le Kiptchak, dont la rivalité avec l'autre État mongol, celui des ilkhans de Perse, s'accroît de plus en plus. Il est l'allié de l'Égypte, elle-même rivale de l'empire mongolo-persan, car les deux États visaient à la suprématie en Syrie. À ces Puissances s'ajoutait l'empire des Paléologues, qui avait des intérêts économiques au Kiptchak et craignait un retour des Latins à Constantinople. Les chrétiens d'Occident, par contre, soutenaient les ilkhans, qu'ils espéraient gagner au christianisme et sur l'appui desquels ils fondaient de grands espoirs pour mettre les États latins d'Orient à l'abri du danger représenté par l'Égypte. Bien que l'espoir d'une aide venant de ce côté se retrouve jusque fort tard dans les projets de croisade du XIV^e siècle, en réalité le conflit entre ces différentes Puissances ne profita qu'à l'Égypte musulmane. Quant à la chute en 1291 de St.-Jean-d'Acre, qui en même temps que le dernier bastion chrétien était aussi un grand entrepôt commercial, elle ne manquera pas à son tour d'avoir des répercussions dans la mer Noire : cette mer deviendra pour l'Occident un centre de commerce plus important encore.

Mais il ne s'agit pas seulement du rôle du Kiptchak sur la grande scène politique du monde. Il ressort de plus en plus clairement des recherches récentes, que cet Empire a exercé une influence profonde sur toutes les régions soumises à son pouvoir ou avec lesquelles il était en rapport. Il n'est pas question seulement de la Russie, où sa domination s'est maintenue le plus longtemps, et où, par là même, son influence a dû se révéler plus intense. Mais il faut rappeler, au moins, que la politique de l'Arpadien Ladislas le Couman subit l'attraction croissante du grand empire mongol, à tel point que le fait souleva les protestations du Saint-Siège. Au fond, il fallut l'avènement de la nouvelle dynastie, d'origine française, des Angevins, pour que la Hongrie reprît la mission que la Papauté lui avait réservée dès le début. N'oublions pas, non plus, que l'histoire de l'État bulgare a connu une période mongole. Il y eut même un moment, en 1300, un

tzar mongol, Tzaca, fils du célèbre Nogaï et beau-frère du tzar Svêtoslav.

L'influence tatare sur l'organisation sociale et politique des Roumains, leurs relations avec le Kiptchak pendant qu'ils en dépendaient et après l'organisation des États roumains libres, voilà encore un domaine où les recherches mèneront à des résultats fort intéressants.

Si nous avons tant insisté sur le XIII-e siècle, c'est parce qu'il nous offre les traits les plus caractéristiques de l'histoire mongolo-italienne de la mer Noire. Le siècle suivant, surtout durant sa première moitié, verra certainement l'apogée des colonies italiennes; il y aura même une extension de divers côtés du rayon d'action des négociants occidentaux. En même temps, le XIV-e siècle amènera de profonds changements dans la vie de certaines régions — changements qui d'ailleurs furent préparés par le siècle précédent; mais il ne changera rien au rôle historique de la mer Noire, tel qu'il avait été fixé dès le début de cette période.

L'élargissement du champ d'activité auquel nous faisons allusion, n'est en dernier ressort, qu'une mise en contact de l'Europe occidentale avec la mer Noire par d'autres voies encore que celle de la Méditerranée et du Bosphore. Le courant des échanges commerciaux venu de l'Asie jusqu'aux bords de la mer Noire se ramifie et prend une triple direction. À côté de l'ancienne voie de mer, deux autres voies de terre sont créées, l'une vers le Nord, à travers la Pologne, l'autre directement vers l'Occident, à travers la Hongrie.

Les entreprises économiques écloses à partir du XI-e siècle aux deux extrémités de l'Europe occidentale, sur les bords de la Méditerranée et sur ceux de la mer du Nord, après avoir exercé une attraction réciproque, avaient fini par se donner la main à travers le continent. De même, en Europe centrale et orientale, les deux foyers d'activité économique de la mer Noire et de la Baltique devaient chercher à se rejoindre, soit à travers la Pologne, soit à travers la Hongrie. C'est ainsi que furent créées au XIV-e siècle les deux nouvelles voies de commerce dont nous parlions plus haut.

La première, qui traversait la Pologne, amenait vers la mer Noire, par l'intermédiaire du commerce allemand, les produits de l'industrie flamande. Elle se divisait à son tour en deux branches, dont l'une continuait à travers la Moldavie pour aboutir à

Cetatea-Alba, tandis que l'autre se dirigeait en droite ligne, à travers la steppe, vers Caffa, en Crimée. L'existence de cette route, due en grande partie à l'énergie et aux capitaux italiens, sera la cause d'une forte rivalité entre deux centres de commerce importants, celui de Cracovie et celui de Lwów.

Nous avons vu que la seconde de ces routes se dirigeait directement vers l'Occident. Fréquentée surtout par les Saxons de Braşov et de Sibiu, villes rivales comme l'étaient en Pologne Cracovie et Lwów, elle passait par Bude et par Vienne. C'est par là qu'arrivaient, venant de la Flandre, les draps d'Ypres et de Louvain, que nous trouvons mentionnés dans les privilèges commerciaux accordés par les princes de Valachie aux négociants saxons de Transylvanie. Ce mouvement commercial semblait devoir prendre, à un moment donné, une extension plus grande encore. Au commencement du XV^e siècle, Sigismond de Luxembourg, en conflit avec Venise, formait le projet de diriger en masse vers Kilia, par le Danube, les produits de l'Europe centrale, afin de les détourner de l'Adriatique, dont les Vénitiens étaient maîtres.

Reliant à la mer Noire l'Occident et le Nord de l'Europe, ces deux nouvelles routes ont eu une importance considérable pour de vastes régions, dont les richesses ont été ainsi mises en valeur : importance économique non moins que politique. Mais c'est peut-être dans les pays roumains que leur influence s'est fait le plus sentir. L'organisation même de la vie d'État leur est due en grande partie. On ne saurait comprendre l'extension rapide de la Valachie jusqu'au Danube et à la mer, ni celle plus rapide encore de la Moldavie, sans songer à la nécessité d'un pouvoir organisé, destiné à protéger ces importantes artères commerciales. Comme la plupart des grandes idées de l'historiographie roumaine, celle-ci aussi a été formulée pour la première fois par Nicolas Iorga¹ et ses conclusions se sont montrées par la suite extrêmement riches en résultats.

Lorsque la mer Noire devint un centre de communications intenses, les Roumains quittèrent leurs formes de vie protohistoriques pour passer à des formes de vie modernes. Le jour où ce foyer s'est éteint, ils entrèrent dans ce que l'on peut nommer le Moyen Âge roumain, qui, pour des raisons spéciales, devait durer jusqu'au seuil du XIX^e siècle. Ainsi, pour une époque en-

¹ *Drumurile de comerț creatoare ale Statelor românești*, Buletinul Institutului Economic Românesc, 1927, pp. 455—470.

tière de l'histoire roumaine, le rôle européen de ce peuple, ses relations politiques, son organisation sociale s'expliquent en très grande partie par ce voisinage de la mer.

Époque de rayonnement dans des contrées nouvelles, le XIV-e siècle est en même temps l'époque où les colonies italiennes de la mer Noire atteignent leur apogée. Leur centre incontesté est Caffa. Nous nous y arrêterons, car cette colonie nous fera voir ce qui se passe, en plus petit, partout ailleurs.

Libéré depuis longtemps de sa dépendance envers le podestat de Péra, le consul de Caffa se trouve à la tête des colonies génoises de Crimée. Pour les administrer, un conseil spécial, appelé *Officium Gazariae*, a été établi dans la métropole, à Gênes. Aux côtés du consul il y a deux conseillers et une assemblée de vingt-quatre personnes; du sein de celle-ci on élit un conseil restreint formé de six membres. Toutefois, l'administration de Caffa ne complice à mesure que son importance grandit. Elle finira par comprendre une série de directions spécialisées, sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister ici.

Comme celui des autres colonies, l'aspect même de Caffa change au XIV-e siècle. Les modestes établissements du siècle précédent, pourvus des installations strictement nécessaires pour opérer des transactions commerciales, font place partout à des quartiers entiers, parfois même à des villes, entourées de murailles puissantes, munies de tours massives, disposant de véritables forteresses, à l'intérieur desquelles on pouvait organiser la défense en cas de conflit avec les maîtres de l'endroit. Ainsi à Caffa il y avait une double ceinture de murailles solides. La première, longue d'environ 700 mètres, entourait la forteresse; la seconde, longue de 5 kilomètres et demi, encerclait la ville, dont les faubourgs s'étendaient au delà des murs. Dans cette enceinte vivait une population active, nombreuse à tel point que — avec beaucoup d'exagération sans doute — on la comparait parfois à celle de Constantinople, population bigarrée, de langues et de religions extrêmement variées. Au moins vingt églises catholiques, des morastères franciscains et dominicains, des églises arméniennes et grecques se trouvaient sous l'obédience des trois évêques, catholique, orthodoxe et arménien. À côté de ces églises, de nombreuses mosquées et des synagogues pourvoient aux besoins religieux des Musulmans et des Juifs.

Telle que la décrit Madame Skrzynska dans l'une de ses récentes études sur les colonies de Crimée, „la ville était très

animée ; la population, composée d'Italiens, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Turcs, de Tatars, — de Roumains, faudrait-il ajouter, comme le constatent les comptes de la colonie, — grouillait dans les rues, sur les places et les quais. Toute cette multitude célébrait ses fêtes bruyamment ; les fêtes chrétiennes étaient accompagnées de diverses représentations, qui ne manquaient pas d'attirer même ceux qui n'étaient pas chrétiens. À Noël, le palais était illuminé en entier ; on parcourait les rues à la lueur des torches, on faisait flamber des bûchers, on offrait à tous une collation, dans la rue : du vin, des gâteaux, des pommes, du raisin, des amandes. Pour célébrer l'Épiphanie, on organisait une procession religieuse ; les prêtres grecs entonnaient le „calimera" et les catholiques les „laudes". La ville résonnait du son des cloches, le clergé donnait sa bénédiction aux eaux et les enfants plongeaient dans la mer sous les yeux des assistants. La fête populaire de St. Jean Baptiste, en été, était accompagnée de danses et de jeux, autour des bûchers embrasés ; on illuminait toute la côte et tout le monde prenait part à la fête. On fêtait de la même manière Pâques et la Saint-Grégoire. Chaque année il y avait des courses de chevaux. Ces jours-là toute la ville était pavoisée de drapeaux aux couleurs variées et ornés d'armoiries et la garnison entière recevait un supplément de vivres. On organisait des régates de barques à voile, on dressait dans les rues des estrades pour assister aux représentations théâtrales ; pour les représentations, on demandait des renards, des coqs, des vases, des cordes, des épérons et des rubans.

„...Les lois de l'hygiène étaient respectées dans la ville. Ainsi, il était interdit de jeter les ordures dans la rue, de détériorer ou de boucher les canaux qui longeaient les maisons, canaux destinés à l'écoulement des eaux" ¹.

Caffa était d'ailleurs éclairée la nuit comme peu de villes occidentales l'étaient à cette époque. Il y avait, en outre, de nuit et de jour, un service de police fort bien organisé. La ville ne manquait ni de pharmaciens, ni de médecins ou de barbiers. À côté de nombreuses tavernes et auberges, les établissements de bains servaient aussi de lieux d'amusement.

Cette vie animée, dont l'intensité semble avoir parfois dépassé une juste mesure, a connu par moments, au cours du XIV-e siècle, de dures épreuves. Nous ne saurions insister ni

¹ *Le colonie genovesi in Crimsa*, p. 132—134.

sur les longues guerres qui mirent aux prises Génois et Vénitiens et qui épuisèrent une bonne part de ces précieuses énergies, ni sur les conflits avec les Mongols du Kiptchak, qui ensanglantèrent la région à plusieurs reprises. Au cours de ces conflits, le moment le plus dramatique fut peut-être celui du siège de Caffa par Djanibek, où les Mongols décimés par la peste lançaient par-dessus les murailles, à l'aide de catapultes, les cadavres des victimes de ce fléau, ce qui, semble-t-il, déchaîna en 1348, dans toute l'Europe occidentale, la plus terrible des épidémies que signale l'histoire ¹.

S'il nous faut négliger les détails des relations italo-mongoles et vénéto-génoises, nous sommes obligés, en revanches, de nous arrêter un instant à des événements qui se sont produits dans la seconde moitié du siècle, événements singulièrement importants pour l'histoire de la mer Noire. Certains d'entre eux ont eu pour théâtre des pays lointains, fort lointains même. Mais, n'avons-nous pas constaté que ce qui caractérise l'histoire pontique à cette époque, c'est précisément l'extension extraordinaire de ses relations, sa participation à la vie générale du temps?

Partout, nous assistons à l'écroulement de ce monde mongol, qui avait créé les cadres politiques favorables à l'expansion économique italienne. En Chine, les descendants de Khoubilai sont écartés du trône, faisant place à une dynastie nationale, la dynastie des Ming. En 1368, le nouvel empereur, Hong-wou, fait son entrée à Pékin. À la même époque, la Perse mongole était en plein désarroi. Le troisième État mongol, celui des descendants de Djaghataï, passe en grande partie sous la domination d'un vrai successeur de Gengis-khan, pas en tant que race, car il était de race turque et non mongol, mais comme tendances et comme ambition, sans avoir cependant son esprit constructif. Il s'agit de Timour-Lenk, le Tamerlan des Européens.

Les régions pontiques ne manquèrent pas de faire, elles aussi, la connaissance du grand conquérant. Une première campagne le mena jusqu'à la Volga, en 1391; l'ennemi poursuivi était le khan Toktamisch, qui avait réuni sous un seul sceptre la Horde d'Or et la Horde Blanche, c'est-à-dire les régions comprises entre le Syr-Daria et le Dniestr. Au cours d'une seconde expédition, entreprise quatre ans plus tard, en 1395, Tamerlan

¹ Dans les villes, la mortalité semble avoir été de 40—60%. A. Doren, *Storia economica dell'Italia nel Medio Evo*, trad. it., Padova, 1936, p. 579, n. 2.

détruisit de fond en comble le grand entrepôt vénitien de Tana, emmenant en captivité toute la population chrétienne.

Toutefois, ce n'est pas à cause des ravages accomplis que l'apparition de Tamerlan a marqué une date importante dans l'histoire de la mer Noire, mais parce que la route terrestre se dirigeant vers l'Extrême-Orient fut alors coupée. Malgré leur rivalité, les grands États mongols avaient assuré pendant un siècle et demi l'unité économique de l'espace compris entre le Pacifique et la mer Noire. Cette unité une fois effondrée, la situation des régions pontiques au point de vue des relations internationales subit de profonds changements et, par conséquent, leur rôle historique se trouva soudain amoindri.

Pourtant, les conséquences immédiates ne furent pas très graves pour les colonies italiennes. Les territoires où leur commerce pouvait encore s'exercer — la Russie, la Pologne, les Pays roumains — étaient assez étendus et leurs produits assez variés pour que la prospérité de ces colonies se maintint même au XV-e siècle. La décadence de la Horde d'Or, qui suivit de près celle des autres États mongols, semblait, au contraire, les mettre à l'abri d'un voisin dont les prétentions étaient souvent celles d'un maître.

Sans établir sa domination sur le Kiptchak, Tamerlan s'était contenté d'y installer comme khan, à la place de Toktamisch, le rival de celui-ci, Timour Koutloug. En 1399, un combat mettait aux prises les deux rivaux ; à la lutte prenaient part en tant qu'alliés du vaincu Toktamisch, le prince de Lithuanie Witowt et le prince de Moldavie Etienne I-er ; ce dernier, à ce que l'on a supposé, serait même mort sur le champ de bataille. Peu de temps après commence la désagrégation de la Horde d'Or. À sa place, au cours du XV-e siècle, apparaîtront trois khanats : celui des Gireïdes, en Crimée, et ceux d'Astrakan et de Kazan.

Si le monde tatar de la steppe est en pleine décadence, à l'intérieur des terres, en revanche, la puissance russe s'affermir. Sous peu, elle aspirera, fatalement, à s'étendre jusqu'aux bords de la mer Noire. Mais, si les événements d'Orient n'avaient pas réussi à ébranler la prospérité des colonies italiennes, ceux du Nord ne vont pas constituer, eux non-plus, un danger. Au contraire, les marchands italiens ne feront qu'en profiter, car les caravanes russes se dirigeront toujours plus nombreuses vers la Crimée. Le danger viendra, d'ailleurs, et celui-là va décider du sort de la mer Noire pour de longs siècles.

Le vide d'autorité créé en Asie Mineure par la décadence du pouvoir des Seldjoukides et de la puissance mongole, est comblé, avec une vigueur toujours croissante, par la force neuve pour l'histoire des Turcs ottomans. Dès la première moitié du XIV^e siècle, leurs progrès sont sensibles. Ils deviennent ainsi, sur la côte Sud de la mer Noire, l'une des puissances pontiques.

L'expansion ottomane en Asie Mineure, pays qui durant des siècles avait été exposé au flux et au reflux de la domination turque sous ses différentes formes, n'aurait pu suffire, à elle seule, à modifier les données du problème de la mer Noire. Ce fut leur passage en Europe, où ils s'installèrent, vers 1354, à Gallipoli, qui marqua le prélude d'une ère nouvelle dans l'histoire des régions pontiques. Il est vrai que l'importance de l'établissement des Turcs ottomans sur le sol européen ne se révéla que beaucoup plus tard, lorsqu'on put le juger dans la perspective du temps. C'est ce qui explique, sans doute, l'attitude de Venise ou de Gênes devant ces nouveaux venus.

Puissances commerciales habituées à traiter avec des maîtres de langues et de croyances différentes, les républiques italiennes se laissèrent attirer par l'appât de prochaines et fructueuses relations avec ce peuple jeune, en pleine expansion. Elles n'hésitèrent pas à flatter, souvent même à aider cet État qui n'allait pas tarder à se révéler l'implacable ennemi qu'il allait devenir. Il serait injuste, toutefois, de croire que cette attitude a toujours été celle des villes italiennes, de Venise surtout. Il y eut des moments où leur opposition fut ferme, il y eut même de longues et dures guerres.

Durant la seconde moitié du siècle, les Turcs prirent possession des territoires s'étendant jusqu'au Danube. Le problème balkanique, toujours plus grave, était en même temps un problème pontique ; la croisade anti-ottomane — où succombèrent, malgré leur vaillance magnifique, les Serbes et les Bulgares, et qui mit en évidence la force militaire et politique des Roumains — était également une lutte pour la liberté de la mer Noire. Byzance elle-même dut subir l'attaque du sultan Bajazet et il faut reconnaître que Tamerlan, lorsqu'il attirait en Asie le vainqueur de Cossovo, rendait aux colonies italiennes de la mer Noire un service qui compensait amplement la destruction de Tana et pouvait même les consoler de voir barrées les routes vers l'Extrême-Orient. Grâce à la bataille d'Angora, Byzance bénéficia d'un répit qui allait durer un demi-siècle, répit partagé d'ailleurs

avec les colonies italiennes. Entre temps, le problème pontique restait ouvert.

Ce n'est pas le moment de retracer les phases de la croisade anti-ottomane. Contentons-nous de retenir la date décisive du désastre de Varna, en 1444, qui annonçait ce qui allait advenir neuf ans plus tard, lorsque le sultan Mahomet II entra à Constantinople, le 29 mai 1453. Pour la mer Noire aussi la pièce avait été jouée ; il n'y avait plus qu'à attendre le dénouement, qui ne pouvait être autre. Comme avant 1204, en 1453 les clefs de la mer Noire se trouvaient de nouveau en bonnes mains, et même en des mains beaucoup plus fermes que celles des Comnènes. La parenthèse ouverte par la quatrième croisade était brutalement fermée par les janissaires de Mahomet II. La seule différence à constater est qu'en 1204 les Italiens étaient en deçà de la porte, tandis qu'en 1453 ils se trouvent au delà. Il faudra donc en finir avec eux.

De toute façon, les Italiens pouvaient abandonner les parages pontiques, la conscience tranquille. Grâce à eux et aux Mongols, la mer Noire avait joué dans l'économie générale un rôle qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Pour certaines régions de son voisinage, et en premier lieu pour les pays roumains, leur présence si active avait été le ferment bienfaisant qui, en mettant en valeur leurs ressources, leur avait permis de se rendre compte de leurs forces et de prendre leur essor.

La mer Noire, toutefois, ne s'était pas contentée de recevoir, sans rien donner en échange. Nous ne pensons ici ni aux vivres que les régions pontiques assuraient à tant de gens en Occident, ni à tous ceux dont le sort était lié aux événements qui se déroulaient du côté de la mer Noire, ni, encore, aux richesses accumulées par de nombreux individus considérés isolément. Il s'agit de ce qui intéresse avant tout, c'est-à-dire des grandes lignes de l'évolution historique. Or, en ce sens, ce qui caractérise les derniers siècles du Moyen Âge dans les pays occidentaux, c'est la naissance d'une société capitaliste, fondée, comme on le voit toujours mieux, sur les ressources accumulées dans le commerce international. Parmi les richesses qui affluaient alors de toutes parts, il est certain que celles venues des bords de la mer Noire était loin d'être les dernières. Il est superflu de rappeler que Gênes et Venise, qui se partageaient le commerce pontique, étaient alors à la tête des villes italiennes. D'autre part, „l'ensemble des établissements génois de la mer Noire dépassait

en proportions et en complexité de la vie politique et économique toutes les autres constellations coloniales créées par Gênes au Moyen Âge”¹. Ces conclusions de M. Roberto Lopez sont, à ce qu’il nous semble, extrêmement éloquentes.

Un an après la chute de Constantinople, en 1454, une flotte turque forte de 56 navires pousse une première reconnaissance dans les eaux de la mer Noire. Elle harcèle, aux deux bouts de cette mer, Cetatea-Albă et Sevastopoli, pour essayer ensuite de porter un coup décisif au centre même de la vie coloniale dans ces parages, à Caffa. L’attaque était déclanchée en accord avec le nouveau maître mongol de la Crimée, le khan Hadji-Gireï, qui devait prendre possession de la ville, après que les Turcs l’auraient pillée. Nous relatons le fait pour jeter un jour nécessaire sur l’état de choses local. Le démembrement du Kiptchak paraissait devoir éloigner pour jamais des colonies italiennes tout danger d’attaque mongole. En réalité, les prétentions d’un maître lointain firent place aux vellétés d’un autre maître, dont le pouvoir et les ressources étaient moindres, mais qui, justement pour cela peut-être, ne montrait plus intolérant encore.

Cette fois-ci, Caffa tint bon. Néanmoins, elle dut consentir à payer aux Turcs un tribut, comme le fera aussi, deux ans plus tard, le prince de Moldavie Pierre Aron. Entre temps, il fallait organiser la résistance, consolider les murs de défense, pour pouvoir faire face à toute attaque inopinée. Dès 1449, d’ailleurs, les statuts de la colonie stipulaient que les ouvriers des chantiers navals et les maçons ne pouvaient quitter Caffa sans une autorisation spéciale du consul. Un bureau spécialement créé, l’*officium provisionis*, veillait à l’entretien des fortifications. Chaque navire à voiles carrées qui jetait l’ancre à Caffa était obligé d’y transporter une certaine quantité de pierres de taille. En même temps, l’exportation des matériaux de construction était expressément interdite.

Cependant, les relations avec les Tatars redevenaient cordiales, surtout sous le successeur de Hadji-Gireï, Mengli-Gireï ; les Turcs, d’autre part, grâce au tribut toujours croissant, permirent de nouveau aux navires génois de franchir les Détroits. Le commerce reprit, animé surtout par la vente du blé de l’Ukraine et par celle des esclaves. Une nouvelle période de calme semblait commencer. Mais, ce n’était là qu’un ajournement : pour le moment, Mahomet II était occupé ailleurs.

¹ Roberto Lopez, *Storia delle colonie genovesi*, p. 362.

Entre 1459 et 1462, les Turcs achevèrent la conquête du littoral méridional de la mer Noire. Les colonies italiennes d'Amas-tris, de Sinope, de Trébizonde virent la fin d'une existence qui avait duré deux siècles, les habitants étant emmenés à Constantinople. Il est vrai que leur importance avait considérablement diminué les derniers temps, et cela pour deux raisons. La première, que nous connaissons déjà, c'était la décadence des Mongols de Perse, suivie ensuite par leur remplacement au pouvoir. La seconde se réfère à des événements lointains, qui, comme nous l'avons encore fait remarquer, ont toujours en leurs répercussions dans les régions pontiques. S'emparant de l'Indochine, l'empereur de Chine Iung-lo pousse jusqu'à Hormuz et Aden et assure de cette manière le succès de la voie maritime vers l'Égypte, au détriment de la route terrestre, dont une ramification se dirigeait vers la côte Sud de la mer Noire.

Même après la chute des colonies situées sur cette côte, il y eut un moment où l'espoir semblait encore permis. En 1463, Venise entra dans une longue guerre contre les Turcs. À ce moment elle avait un puissant allié en Houzoun-Hassan, le nouveau maître de la Perse. Dix ans plus tard, ce dernier était vaincu à Tergian, et Venise, fatiguée, sera un adversaire de moins en moins redoutable. Conséquence fatale de ces faits, l'offensive contre la mer Noire passait au premier plan; ayant comme but cette fois les deux régions importantes restées libres, la Crimée et la Moldavie.

Au début de l'hiver de 1474—1475, les armées commandées par l'eunuque Soliman pénétraient en Moldavie, où, le 10 janvier, près de Vaslui, elles essuyaient l'une des rares défaites subies par une armée turque, pendant de longs siècles. Cette retentissante victoire d'Étienne le Grand assurait pour quelque temps encore la liberté de Kilia et de Cetatea-Albă.

Quelques mois plus tard, le 1-er juin 1475, une flotte d'environ cinq cents vaisseaux de toute espèce arrivait en vue de Caffa. Après dix jours de siège, la ville capitula. Les chrétiens d'Orient furent vendus comme esclaves; les Occidentaux, après confiscation de la majeure partie de leurs biens, furent transportés à Constantinople; quelques-uns d'entre eux réussirent à se réfugier en Moldavie. En même temps que Caffa, les autres colonies de Crimée sont elles aussi conquises, ainsi que le petit État grec de Mangoup, défendu jusqu'à la fin par une garde moldave. Le khan mongol, à son tour, devenait vassal de la Porte. Il ne restait

plus aux mains des chrétiens, — avec Kilia, aux bouches du Danube, — que Cetatea-Albă ; celles-ci aussi, en dépit d'efforts répétés, pour peu de temps encore. Une nouvelle expédition navale, en 1484, décida vite de leur sort ; la mer Noire, d'un bord à l'autre, était passée au pouvoir des Turcs.

Vers la même époque, à l'intérieur de la Russie prenait fin, à son tour, une évolution commencée depuis très longtemps. En effet, en 1480, le grand-prince de Moscou Ivan III refusait de reconnaître plus longtemps la suzeraineté de la Horde d'Or. Deux ans plus tôt, en 1478, il avait déjà étendu sa domination sur Novgorod et ses vastes dépendances. En 1485, il va annexer la dernière principauté russe restée libre, celle de Tver. Dans les armes de la troisième Rome, l'aigle byzantine fait son apparition. Vers le Sud, à l'horizon brille le bleu de la mer, où les Turcs montent la garde. Deux jeunes forces s'affrontent. Un nouveau chapitre s'inscrit dans l'histoire déjà longue de la mer Noire.

Novembre, 1943.

M. BERZA

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. Vu l'impossibilité de donner une bibliographie complète de l'histoire pontique à la fin du Moyen Âge, nous nous contentons d'indiquer les ouvrages qui embrassent toute ou une bonne partie de l'époque étudiée et que nous avons utilisé le plus dans la rédaction de cette esquisse. Nous leur ajoutons une brève liste d'ouvrages qui traitent de différents aspects particuliers du sujet. En général nous avons tâché de mentionner les ouvrages les plus récents, où le lecteur pourra trouver la littérature antérieure (exception faite pour Heyd, qui reste toujours indispensable) ; d'autre part, nous n'avons indiqué que des travaux publiés dans des langues de circulation générale. On nous accusera, peut-être, d'avoir trop favorisé la production historique roumaine. Il ne faut pas oublier toutefois, que par deux de ses représentants, — Nicolae Iorga et M. G. I. Brătianu, — l'historiographie roumaine a renouvelé sous bien des rapports nos connaissances sur les régions pontiques à l'époque mongolo-italienne.

G. I. Brătianu *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, 1929 ; Roberto Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*. Studi giuridici e storici diretti da P. S. Leicht, Bologna, 1911 (Le pendant pour Venise, dans la même collection, Bruno Dudan, *Il dominio veneziano di Levante*, ne consacre à la mer Noire que deux lignes) ; W. Grousset, *L'empire des steppes. Attila, Gengis-khan, Tamerlan*, Paris, 1939 ; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, trad. Furcy-Raynaud, II, Leipzig, 1886 ; N. Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*. Acad. Roumaine, *Bulletin de la Section Historique*, II (1914), pp. 289—370 ; E. Kralinska, *Le colonie genovesi in Crimea, L'Europa Orientale*, N. S., XIV (1914), p. 113—151 ; B. Grékov et A. Jakoubovski, *La Horde d'or*,

trad. fr., Paris, 1939; Spuler, *Die Goldene Horde*, Berlin, 1943 (cet ouvrage ne m'a pas été accessible); Alexandre Eck, *La Méditerranée et l'Europe Orientale*, *Revue historique du Sud-Est européen*, XVIII (1941), pp. 31-48; Id., *Le Moyen Âge russe*, Paris, 1933; N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Âge*, Paris, 1924; Id., *I Genovesi nel Mar Nero, Il Comune di Genova*, No. 6, juin 1925; Id., *Venezia ed i Romeni, L'Europa Orientale*, 1929, pp. 1-24; Id., *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, I, Bucarest, 1935, pp. 161-201; Id., *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342-1362)*, dans *Études Byzantines*, II, Bucarest, 1940, pp. 277-328; G. I. Brătianu, *Le commerce génois sur le Danube à la fin du XIII^e siècle*, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, IX (1922), pp. 50-55; Id., *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935; Id., *Vicina II. Nouvelles recherches sur l'histoire et la toponymie médiévales du littoral roumain de la mer Noire*, *Revue historique du Sud-Est européen*, XIX, 1 (1942), pp. 133-175; Id., *Les Vénitiens dans la mer Noire au XIV^e siècle, après la deuxième guerre des Détroits, Échos d'Orient*, XXXIII (1934), pp. 148-162; Id., *Les Vénitiens dans la mer Noire au XIV^e siècle. La politique du Sénat en 1332-1333 et la notion de latinité*, Académie Roumaine, *Études et Recherches*, XI, Bucarest 1939; Id., *Études sur l'approvisionnement de Constantinople et le monofole du blé à l'époque byzantine et ottomane*, *Byzantion*, V (1930), pp. 83-107; VI (1931), pp. 641-656; IX 1934, pp. 643-662, maintenant ds. *Études byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris, 1938, pp. 127-181; Id., *La mer Noire, plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Âge*, *Revue historique du Sud Est européen*, XXI (1944), pp. 36-69; P. P. Panaitescu, *La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen Âge*, *Revista Istorică Română*, III (1933), p. 172 et suiv.; Id., *Mircea l'Ancien et les Tatares*, *Revue historique du Sud Est européen*, XIX, 2 (1942), pp. 438-448; G. Soranzo, *Il Papato, l'Europa cristiana e i Tartari*, Milano, 1930; Id., *Accenni a navigazioni di Veneziani e Provenzali nel mar Nero durante l'impero lationo d'Oriente*, *Archivio veneto*, LXIV (1934), p. 305 et suiv.; Robert Lopez, *Genova marinara nel duecento*, *Benedetto Zaccaria, ammiraglio e mercante*, Biblioteca Storica Principato, XVII, Milano, 1933; N. Bănescu, *La domination byzantine à Matracha (Tmutcrokan), en Zichie, en Khazarie et en „Russie” à l'époque des Comnènes*, Académie Roumaine, *Bulletin de la section historique*, XX, (1941), pp. 1-21; Id., *Maurocastrum-Moncastro-Cetatea Albă, ibid.*, XX (1939), pp. 20-31; E. Skrzinska, *Inscriptions latines des colonies génoises en Crimée*, *Atti della Società lingure di Storia patria*, LVI (1928), p. 5 et suiv.; N. Grămadă, *La Scizia minore nelle carte nautiche del Medio Evo*, *Ephemeris Daccromana*, IV (1930), pp. 212-256; Charles Verlinden, *Esclaves du Sud-Est et de l'Est européen en Espagne à la fin du Moyen Âge*, *Revue historique du Sud Est européen*, XIX, 2 (1942), pp. 371-406; G. Cahen, *Les Mongols dans les Balkans*, *Revue Historique*, CXLVI (1924), p. 55 et suiv. (résumé des recherches de l'historien bulgare P. Nikov); M. Silberschmidt, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches, nach venezianischen Quellen*, Leipzig-Berlin, 1923; H. HeimpeI, *Zur Handelspolitik Kaiser Sigismund*, *Vierteljahrschrift für Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, XXIII (1930), pp. 145-156; A. S. Atiya, *The Crusade in the later Middle Ages*, London, 1938 (à utiliser avec précautions; cf. Fr. Pall, *Les croisades en Orient au Bas Moyen Âge. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, *Revue historique du Sud-Est européen*, XIX, 2

(1942), pp. 527—583); M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken — ein europäisches Problem*, *ibid.*, XIX, 1, pp. 42—74; M. M. Alexandrescu — Dersca, *La campagne de Timour en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942; O. Halecki, *La croisade de Varna*, *Bulletin of the Intern. Committee of. Hist. Sciences*, XI, 4 (oct. 1939), pp. 485—495. Fr. Pall, *Autour de la croisade de Varna : la question de la paix de Szeged et de sa rupture (1444)*, Académie Roumaine, *Bulletin de la Section historique* XXII (1941), pp. 144—158; V. Vasilîu, *Sur la seigneurie de „Teodoro” en Crimée au XV^e siècle*, *Méanges de l'École roumaine en France*, VII (1929) pp. 299—336; A. Saporì, *Il commercio internazionale nel Medio-ovo*, dans *Studi di storia economica medievale*, Florence, 1940, pp. 523—561.

